



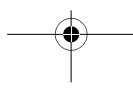
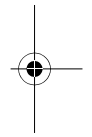
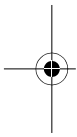
INTRODUCTION

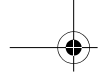
« **I**ntime pour tous. » Voyez si c'est amusant ! L'auteur est un rigolo. Et pour son premier volume il rassemble des enterrements.

Ce n'est pas spécialement un sujet de rigolade. Mais il s'est trouvé qu'un jour, venant d'assister à un enterrement, il en avait fait le thème de sa chronique du mois dans le journal *Hara-Kiri*. C'est la particularité du chroniqueur que de faire feu de tout bois. Une série s'en est suivie.

Nous mourrons tous. Surtout vous. Mais savons-nous où la mort nous mène ? Euripide a écrit : « Il se peut que la vie soit la mort et que la mort soit la vie. » L'idée a fait école. Aujourd'hui tout bon chrétien est censé ne pas douter de cet ordre des choses. Néanmoins, dès qu'il sent sa vie venir, un chrétien qui vit une bonne petite mort tranquille – pour peu qu'il s'apprête à fêter la première communion de ses enfants – est loin de se réjouir de passer de trépas à vie.

Il préférerait, malgré tout, rester parmi nous et fêter l'événement.





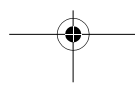
Jackie Berroyer

Donc, la mort, qui est peut-être la vie, reste un rendez-vous redouté.

Actuellement, dans notre secteur, on a coutume de dire qu'il vaut mieux ne pas y penser. Et l'on enterre par-dessous la jambe. Les funérailles sont vite expédiées et on ne voit plus guère de crêpe noir aux revers des vestons. Est-ce un bien ? Ce n'est pas certain. Il en est même pour avancer que ces rites perdus participent d'une sorte d'infirmité du deuil tout à fait néfaste pour une société. Nous pourrions d'une certaine façon faire les frais de cette propension à négliger le besoin de rituels.

Loin de s'appuyer un copieux essai sur la question, l'auteur flâne dans les cimetières et narre les événements, sur un ton plaisant (lui a-t-on dit). N'étant ni curé, ni policier, ni secouriste, ni pompier, ni médecin et quasiment vierge de drame collectif ou personnel, l'auteur a connu très peu de souffrance et n'a vu mourir personne sous ses yeux. C'est un vrai désastre cette carence de matière pour un écrivain sans foi et peu enclin à livrer les vagues tourments de son âme.

Il a donc accompagné des gens, comme ça, histoire de se forcer à des choses qu'il n'était pas porté à faire. Finalement quelques préjugés ont sauté. Il était contre les cérémonies. Il envisageait même de ne pas assister aux enterrements de ses proches. Il disait qu'il fallait laisser ça aux professionnels et ne pas se complaire dans la douleur. Il ne pense plus la même chose. Il trouvait assez propre et moderne l'incinération. Depuis il préfère la tombe. Il y voit plus de poésie que dans le mur des petits casiers,

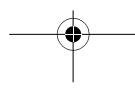
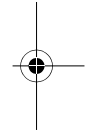
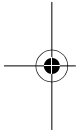


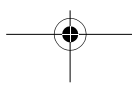
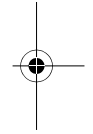
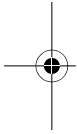


Introduction

sorte de clapiers de la mort. Et s'il n'y avait pas tous ces problèmes d'espace, il serait assez pour la tombe dans le jardin, ou au carrefour. Bref, la série aura contribué à modifier la vision qu'il avait de ces choses. De plus, en cette période, parler de la mort lui aura permis de gagner sa vie. Plus tard, il connaîtra des difficultés. Par d'autres volumes, on pourra remarquer qu'il avait eu la prescience d'une partie de sa destinée, en se souhaitant une bonne traversée du désert.

Ces volumes qui devraient suivre afin que l'œuvre s'ordonne sur nos rayons seront parfois thématiques et parfois non. Voyages, spectacles, infortunes, relations et autres embêtements seront débités sur le même ton plaisant, l'auteur ne sait pas faire autrement.

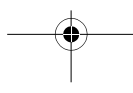
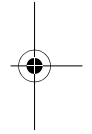
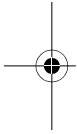


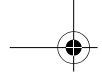




CAMILLE RETIRÉ DU CATALOGUE *Mai 1984*

Vous demandez toujours où on va chercher les modèles, au sens bressonien, d'*Hara-Kiri*. Camille, on n'a pas été le chercher loin, il s'était installé chez la concierge, Mme Durand. De la salle de rédaction, par les fenêtres qui donnent sur la cour, on pouvait le voir, l'été, sortir en slip, un seau à la main pour aller prendre de l'eau au robinet. Il n'y a pas l'eau chez la concierge, ou seulement quand il pleut, le toit est percé. C'est une baraque à toit plat. Deux pièces. Elle est là, plantée au milieu de la cour. Tout autour on rénove. Et plus on rénove, plus ce taudis fait taudis. Maintenant c'est réglé, la baraque va sauter. C'est parce que Mme Durand s'est cassé le col du fémur que Camille est mort. Il buvait comme un trou. De l'Avèze à la gentiane. Le patron du bistrot le plus proche a dit que le représentant d'Avèze aurait une mauvaise surprise en passant pour la prochaine commande. Si Camille avait marché au pastis, ça ne se





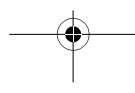
Jackie Berroyer

serait pas vu mais pour l'Avèze, c'était de loin le meilleur client.

On pouvait penser que Mme Durand et Camille formaient un vrai couple. Mais c'était son pensionnaire, à Madeleine. D'ailleurs, elle le vouvoyait ou voussoyait, on peut dire les deux. Et le voilà fossoyé. Je parlais avec elle parfois ; elle se confiait : « Vous savez Camille n'est pas bon quand il boit. Moi il me fait peur. » Elle l'engueulait un peu tous les jours. Ça faisait une petite surveillance. Un contrôle qui lui évitait de se démolir trop vite. Dès qu'elle a été malade ça n'a pas traîné. C'est un voisin, Armand, dit « la colo », ancien de l'Indo, qui l'a trouvé. Il me l'a raconté. Il était onze heures passées, presque minuit. Il y avait de la lumière dans la baraque. Comme Camille était plutôt du genre à se coucher de bonne heure, ça l'a intrigué « la colo ». Il met son nez au carreau, qu'est-ce qu'il voit ? Le cul de Camille ! Il était écroulé contre son lit. « Je suis entré, je lui ai touché le cul, il était froid. J'ai dit : voilà ça y est. »

Son enterrement a été décidé assez longtemps après sa mort. On a eu un peu de mal à lui retrouver de la famille. Il a bien un fils, mais il fait le mort lui-même. Sans les éditions du Square et les voisins, Camille était bon pour la fosse commune. Petite collecte.

On lui a payé un enterrement simple mais mieux que Mozart tout de même. Je l'ai vu, j'y ai assisté. J'étais presque seul. À l'institut médico-légal nous étions quatre. Il y avait l'ex-patron d'un bistrot du quartier qui lui a servi un maximum de godets, au temps où Camille était facteur ; il





Camille retiré du catalogue

y avait donc également « la colo », plus un voisin, frimant de cinoche, avec accent du Sud-Ouest et une certaine façon de ne parler qu'en rigolant et puis moi dont le pittoresque m'échappe. Les croque-morts nous ont dirigés vers le box où se trouvait le cercueil de Camille. Ils avaient déplacé un peu le couvercle afin qu'on puisse le voir une dernière fois.

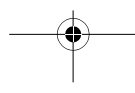
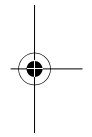
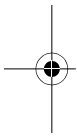
On dit toujours : « Blanc comme un mort. » Camille était plus rouge mort que vivant. La bouche légèrement ouverte comme lorsqu'il se déplaçait, quelques ecchymoses au front, mais vraiment la même gueule. Rien de choquant.

On a jeté un œil, puis les porteurs ont sorti leurs outils spéciaux. Ce sont des clés qui servent à serrer les boulons du couvercle du cercueil. Elles sont plates avec un trou à pan à l'intérieur et une extrémité qui fait tournevis. Ils ont fermé, serré, mis les scellés.

On est ressortis. J'ai regardé l'unique gerbe. On avait d'abord voulu faire mettre, en travers, la formule qui avait déjà servi pour Reiser : « De la part d'*Hara-Kiri*, en vente partout. » Mais cette fois les voisins avaient participé, alors on a fait mettre : « De la part des amis de la rue des Trois-Portes » et je me suis rendu compte qu'ils ont mis : « Pour les amis de la rue des Trois-Portes. » Comme si c'était Camille qui nous l'offrait.

« La colo », lui, s'est rendu compte d'autre chose. Le cercueil coulait.

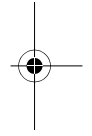
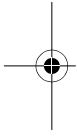
Il était temps d'aller enterrer Camille. Le bistrot et le frimant nous ont quittés là.



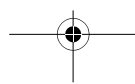


Jackie Berroyer

Je suis monté dans le corbillard derrière le chauffeur et l'accompagnateur. « La colo » a suivi dans sa voiture. J'ai parlé un peu avec eux. J'ai senti qu'ils n'aimaient pas trop qu'on ne se montre pas spécialement tristes. C'est plutôt intrigant un type qui pose des questions sur la profession au lieu d'être tout à son chagrin. L'accompagnateur est là pour reconforter. À quoi il sert si on semble peu concerné ? Pour un peu je les aurais aidés à descendre le cercueil. C'est comme avec les serveurs qui ont fait l'école hôtelière, qu'on ne s'avise pas de rassembler les assiettes pour leur éviter de la peine... À mes questions sur leur profession ils ont répondu très vaguement. Ensuite ils ont détourné la conversation sur les problèmes d'encombrements. Il y avait une grève des routiers, une grève active avec barrages et mauvaise humeur, ils se demandaient, les croque-morts, si on allait se rendre facilement au cimetière de Thiais. Mais c'était fluide, on y est allé à l'aise. Ils ont devisé un peu sur cette grève durant le parcours. L'accompagnateur a conclu : « De toute façon, ça finira que c'est nous qu'on va payer. » En écoutant des bribes de conversation j'essayais de penser à Camille qui était là derrière. Mais je n'arrivais pas à prendre sa mort au sérieux. À un moment, même, alors que les employés ne parlaient plus, je me suis pris à siffloter. Je voulais me donner une contenance. Ce n'était pas tellement la bonne.



Enfin on est arrivés au cimetière. On a tourné un peu avec le corbillard. À l'endroit où Camille devait être enterré, personne. Pas de fossoyeur. L'accompagnateur a





Camille retiré du catalogue

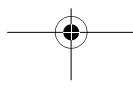
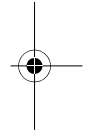
dit : « Ah, ça la fout bien ! » On a attendu dans le camion. Plus loin il y avait du monde. Un enterrement de gitans. Ils étaient plus d'une centaine autour de la tombe. Je suis descendu du corbillard et j'ai dit à « la colo » qui était là près de sa voiture : « Viens, on va voir ça. » Il m'a suivi un peu timidement jetant des coups d'œil en arrière, puis, à mi-chemin, est retourné vers notre mort.

L'accompagnateur du disparu gitan avait des démêlés avec la famille. Il semblait y avoir une incompatibilité entre les rites gitans et ceux des pompes funèbres. Mais avant que j'aie réussi à saisir les détails, on m'a rappelé. Notre accompagnateur faisait de grands gestes près du corbillard dont je m'étais éloigné de plus de cent mètres. Il avait l'air de trouver un peu gros que j'abandonne mon mort. J'ai couru pour lui montrer que j'étais plus consciencieux que j'en avais l'air.

Les fossoyeurs étaient arrivés. On m'a donné une rose que j'ai jetée sur le cercueil. « La colo » en a fait autant en disant : « Pauvre vieux. » L'accompagnateur nous a montré une petite pancarte noire avec écrit en blanc : « Camille Vigneron 1913-1984 » et nous a dit : « Voilà, il aura ça. »

On s'est serré la main. Je suis rentré avec Armand. Et voilà pour mon premier enterrement. Il y en aura d'autres...

Je pense qu'il est temps de me familiariser avec ça, la mort est quasiment absente de ma vie alors que j'ai déjà de l'âge. J'ai perdu très peu de personnes qui m'étaient chères. J'ai dû voir environ deux morts de près depuis ma





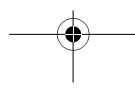
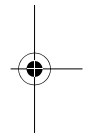
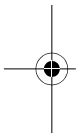
Jackie Berroyer

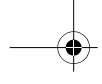
naissance, des morts bien astiqués tout à fait présentables. Je me sens très vulnérable, je redoute les périodes de conflit où on en voit plein les rues, où il nous est donné d'assister à des massacres. Il paraît qu'on s'y fait mais au début...

On dit que certains névrotiques qui abritent un enfer en eux se comportent tout à fait sereinement dans ces situations, ça leur permet de s'oublier, les horreurs extérieures ne font pas le poids. Mais c'est que je suis relativement équilibré. Au train où vont les choses on pourrait bientôt voir du chahut à nos portes, depuis que le bruit court tout le monde est prêt, on dirait même que les gens le souhaitent, l'après-guerre est loin, les gens s'ennuient, ils manquent de sensations fortes.

Mais il y a des signes, on a mangé notre pain blanc. On recommence à voir des soldats du contingent qui meurent pour la paix. Quand on meurt pour la paix, c'est qu'on est en guerre. Le terrain, c'est le Liban, ça pourrait s'envenimer et s'étendre. On va voir le retour du prestige de l'uniforme. Déjà dans la revue *Rock & folk* on a pu voir une publicité du ministère de la Défense pour le service militaire : « Maintenant vous pouvez choisir le service long », ça peut sembler aussi absurde qu'une réclame pour du libanais rouge dans *L'Équipe* mais c'est un signe des temps. Fini la décadence, une nouvelle foi commune va ramener la réaction au top.

C'était aussi par panurgisme qu'on avait contesté l'ordre. Les premiers venus auront le charme des premiers contestataires, un côté pas comme les autres qui séduira, il y





Camille retiré du catalogue

aura un gros suivisme, toujours les mêmes dents de scie de l'histoire, et l'abcès est mûr. Camille ne verra pas ça. Et on ne le verra plus dans le catalogue. C'est comme ça que Mme Durand appelait *Hara-Kiri* quand elle venait en prendre un exemplaire parce que Camille y avait posé : « Je peux prendre le catalogue ? »

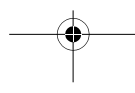
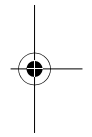
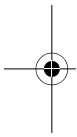
Camille et Madeleine sont immortalisés côte à côte sous l'appellation « les dernières baleines » dans la cassette vidéo numéro 1 issue de ce catalogue.

Qu'attendez-vous pour aller la louer dans le vidéo-club le plus proche ? Qu'on vous envoie des types en imperméable ?

Mme Durand n'est jamais revenue et le taudis a été rasé. Depuis, une petite forêt de bambou a poussé et c'est resté comme ça. Après la mort de *Charlie Hebdo* (c'est pour le volume 2), il y a eu dispersion.

Le professeur Choron a continué de vivre dans ses locaux. Cavanna occupe toujours son bureau au rez-de-chaussée. Pendant longtemps il a croisé son vieil ami Choron après qu'ils se sont brouillés.

Je me suis rendu compte que souvent des gens qui ont entendu parler de cette histoire d'interdiction d'*Hara-Kiri Hebdo* ayant donné naissance à *Charlie Hebdo* à la mort de De Gaulle n'en savaient pas grand-chose. Néanmoins, ils semblent, sans la comprendre, apprécier cette idée de couverture qui a été la cause de l'interdiction : « Bal tragique à Colombey, un mort ». L'insolence semble leur suffire. Il se trouve qu'un incendie dans un dancing de Saint-Laurent-Dupont avait causé la mort d'un nombre considérable de personnes. Et la presse d'en faire ses choux gras... Mais du jour au lendemain, dès la mort de l'ex-président dans sa retraite, plus une ligne, plus un mot sur le bal tragique. Marcellin, alors ministre de l'Intérieur, n'y a vu que de l'insolence et pas l'ironie envers la presse, il a fait interdire *Hara-Kiri Hebdo* pour « pornographie ». Scandale !





Jackie Berroyer

Et, suprême astuce, naissance de *Charlie Hebdo*, supplément hebdomadaire à *Charlie Mensuel*.

Je ne connais pas vraiment les chiffres mais en gros, cet hebdo satirique qui se vendait à cinquante mille exemplaires est passé à deux cent mille. Bernier (Choron), directeur et petit patron à l'ancienne en même temps qu'à sa mode personnelle, a triplé les salaires. Les rédacteurs et dessinateurs se sont offert des appartements, des maisons, et ont vécu de grands moments juste récompense de leurs talents, jusqu'au déclin du journal. Je suis arrivé, moi, au début de la descente.

Il y a bien des choses à raconter, mais il vous faudra attendre le volume 2 comme la suite d'*Harry Potter*.

